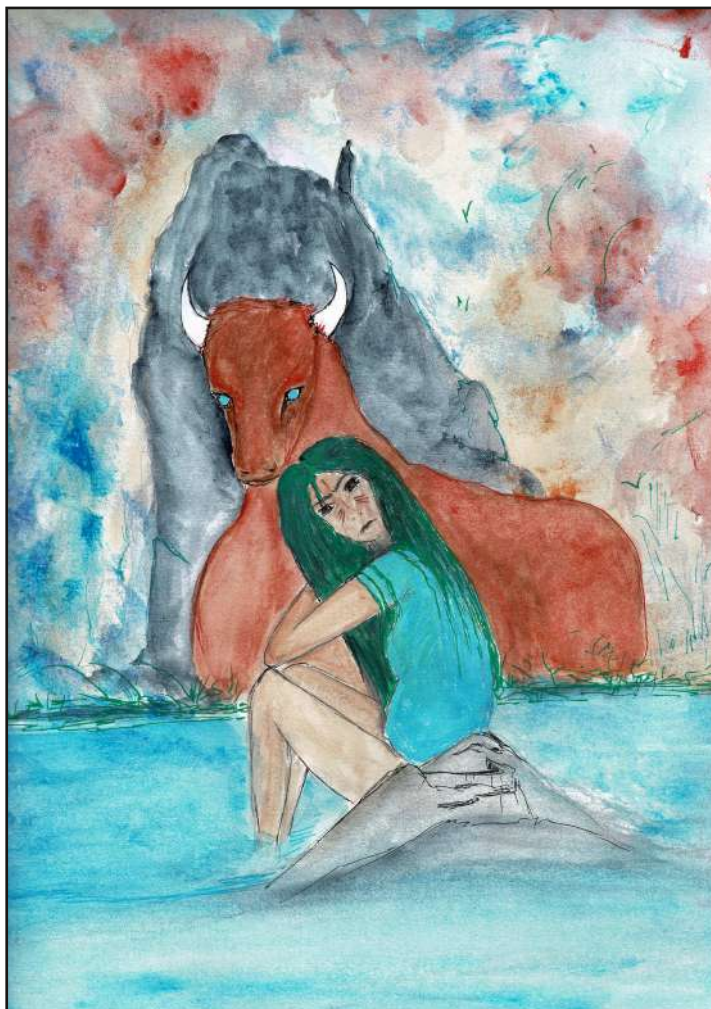


Behigorri

Écologie, féminisme et imaginaire



n°3 - septembre 2021 - Les ruminant.e.s



ÉDITO

Dans sa robe automnale, elle parcourt routes et sentiers, rues et faubourgs, glane graines et baies, invendus et déchets. Elle est le rugissement des lunes noires, la brisure des crépuscules, le rire des déserts, la saveur des cimes, le sanglot des fenêtres, le silence des ponts... Sa lanterne magique, un oreiller de pierres.

SOMMAIRE

<i>Éloge d'une humanité discrète</i>	
Yves-Marie Abraham	3
<i>Souvenez-vous, résistez, ne cédez pas</i>	
Andréa Dworkin	23
<i>Adsagsona</i>	
Wivresse	27
<i>Les poupées du ventriloque</i>	
Ana Minski	28
<i>Le capitalisme en tant qu'économie de la civilisation</i>	
Seb d'Armissan	35
<i>Du prozac dans mes cornflakes</i>	
Myriam Oh	40
<i>Contre la rêverie machinée</i>	
Antonin Draille	44
<i>Le patriarcat a donné mille preuves de son incompétence : soyons subversives !</i>	
Interview de Thérèse Larmartine	
Francine Sporenda	51
<i>Les lézardes de feu</i>	
Ana Minski	67

ÉLOGE D'UNE HUMANITÉ DISCRÈTE

À propos de : Bernard Arcand, *Les Cuivas*, Lux, 2019.

La décroissance est d'abord un appel à mettre un terme sans délais à la course à la production de marchandises dans laquelle la presque totalité des sociétés humaines est aujourd'hui entraînée. Cette course est refusée pour au moins trois raisons : elle est destructrice sur le plan écologique, injuste sur le plan social, aliénante sur le plan politique. D'où la proposition de commencer à bâtir des sociétés dont la reproduction ne dépendrait plus de la croissance économique ; des sociétés par ailleurs vraiment respectueuses des idéaux de liberté et d'égalité qui sont censés être les nôtres.

Parmi les objections que suscite cette proposition, l'accusation d'irréalisme est sans doute la plus fréquente. Les arguments sont sur le fond à peu près toujours les mêmes et peuvent être résumés ainsi : d'une part, la course à la croissance est inscrite dans la nature de l'espèce humaine. Chercher à s'en affranchir ne peut donc qu'être vain. D'autre part, les sociétés vraiment libres et égalitaires n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination des utopistes, si bien que les tentatives pour les faire advenir sont condamnées à l'échec. Par conséquent, le projet d'une décroissance soutenable ou conviviale est une parfaite chimère.

Pour questionner ce genre de convictions, si largement partagées aujourd'hui qu'elles font figure d'évidence, une solution consiste à pratiquer le détour

anthropologique. Il s'agit simplement de contraster nos manières de vivre à celles qui ont pu être observées ailleurs, dans le temps et dans l'espace, ce qui permet entre autres d'interroger leur supposée naturalité ou leur prétendue universalité. C'est à un tel détour que nous invite l'ouvrage posthume de Bernard Arcand paru récemment, *Les Cuivas*. Et, pour qui s'intéresse à la possibilité de concevoir des manières de vivre ensemble soutenables, justes et démocratiques, il vaut la peine de suivre l'anthropologue québécois dans son périple.

À quoi sert l'anthropologie ?

Pour apprécier les apports et les limites de ce livre, il faut commencer par dire un mot de son histoire singulière. Celle-ci débute au cours de l'hiver 1967, au moment où Bernard Arcand, alors étudiant en doctorat d'anthropologie à Cambridge, apprend qu'il va devoir renoncer à l'enquête aux îles Nicobar qu'il préparait depuis plusieurs mois. L'époque où les anthropologues pouvaient exercer leur curiosité en toute liberté sur les territoires colonisés par le monde occidental touche à sa fin. Nicobar appartient désormais à l'Inde indépendante, qui a décidé d'en interdire l'accès à tout étranger, ce dont personne ne semble s'être inquiété au sein de la vénérable université anglaise.

Contraint d'improviser un tout autre voyage en l'espace de quelques semaines, Arcand se retrouve presque par hasard, au printemps 1968, dans les Llanos, une vaste zone de savanes irriguées par des affluents de l'Orénoque, dans le nord-est de la

Colombie. Son intention est d'y réaliser l'ethnographie d'un peuple de chasseurs-collecteurs que l'on appelle dans la région les Cuivas, mais dont l'existence reste incertaine, puisque celle-ci ne fait l'objet que d'une vague mention dans un manuel d'anthropologie portant sur l'Amérique latine.

La chance cette fois est du côté de l'apprenti ethnologue : les Cuivas, qui se nomment eux-mêmes les Wamonè, ne sont que quelques centaines d'individus, mais existent bel et bien. Arcand parvient à rejoindre l'une des bandes qui constituent ce peuple minuscule et à s'y faire accepter sans trop de difficultés. Durant deux années complètes, il partage ainsi la vie de ses hôtes, en les accompagnant dans leurs pérégrinations le long des rivières qui traversent ces plaines immenses, puis rentre à Cambridge pour y rédiger sa thèse et la soutenir avec succès en 1972.

Au mépris des usages de la profession qu'il a choisi d'embrasser, le jeune docteur décide cependant de ne pas publier ses travaux. Mieux encore, il obtient que l'exemplaire de la thèse qu'il doit déposer à la bibliothèque de l'université ne puisse être consulté sans son accord... En ce début des années 1970, les Cuivas sont en effet menacés de toutes parts. Outre les guérilleros qui se réfugient parfois dans la région, les éleveurs du voisinage convoitent leur sol, l'industrie pétrolière, leur sous-sol, et les missionnaires chrétiens, leurs âmes. Arcand ne souhaite pas faciliter la tâche de ces différents accapareurs en donnant libre accès à l'ethnographie minutieuse qu'il a produite.

Mais, une décennie plus tard, à l'occasion d'un nouveau voyage dans les Llanos, cette précaution lui

apparaît désormais vaine et dérisoire. « Un retour en Colombie au printemps 1981 m'a convaincu que la publication de ma thèse de doctorat n'aurait maintenant que peu d'impact sur l'évolution de la situation des Cuivas. D'ethnographe des Cuivas j'en suis presque devenu, en dix ans, l'archéologue. » Pourquoi alors ne pas au moins témoigner publiquement de ce que fut ce mode de vie « impressionnant par sa cohérence et son intelligence » (p. 330), s'interroge-t-il ?

Pourtant, Arcand hésite encore, doutant cette fois de sa capacité à faire passer son message auprès de ses contemporains.

« La condition première serait de connaître ses lecteurs aussi intimement que les gens dont on veut décrire la vie. Connaître leurs mécanismes de défense, viser les points les plus faibles et ne dire que ce qui permet de faire naître des inquiétudes. S'assurer que l'exemple des Cuivas servira de leçon et que la leçon sera retenue. Mon premier pas en ce sens consiste à affirmer le besoin de dire que je me tais. » (Ibid.)

Dans les années qui suivent, le désir de publier un ouvrage sur les Cuivas qui soit accessible au plus grand nombre finit toutefois par l'emporter. Mais, à présent, c'est le temps qui va manquer à l'auteur pour réaliser ce projet. Vie de famille, vie universitaire et vie médiatique l'occupent si pleinement que lorsqu'il meurt soudainement en 2009, à 63 ans, son manuscrit

est toujours inachevé. Avant de mourir, il exprime néanmoins le souhait que tous ses papiers soient détruits, sauf le texte sur les Cuivas.

Heureusement pour nous, Arcand laisse aussi derrière lui des humains dont il a su se faire aimer suffisamment pour qu'ils s'efforcent de respecter sa dernière volonté. Quelques années après son décès, sa compagne, Ulla Hoff, entreprend de mettre un point final à ce fameux livre, en sollicitant d'abord l'aide de deux collègues et amis du défunt, Sylvie Vincent et Serge Bouchard, puis le soutien de Mark Fortier, chez Lux Éditeur. Et c'est ainsi que Les Cuivas finit par être publié en 2019, soit un demi-siècle après le début de l'enquête dont il est inspiré.

Le résultat de ce travail collectif est remarquable, tant sur la forme que sur le fond. Le texte principal, limpide et captivant, est enrichi d'une trentaine de photographies prises par l'auteur. Cinq textes plus courts l'encadrent par ailleurs, offrant divers éclairages très appréciables sur la personne d'Arcand, sa conception de l'anthropologie, ainsi que sur le sort actuel des Cuivas qui, sans surprise, ne s'est pas amélioré depuis les années 1970, bien que l'État Colombien ait fini par accorder à ces « damnés de la terre » une certaine protection.

Vivre dans l'abondance, sans destruction ni exploitation

Que révèle donc ce « détour » dans la perspective qui nous intéresse ici ? Lorsqu'il partage l'existence des Cuivas à la fin des années 1960, Arcand découvre des

humains qui vivent dans le plus grand dénuement sur le plan matériel - « [u]n canot, un hamac, un arc et quelques flèches, une boule de corde, deux ou trois petits objets, à peine un vêtement »; des humains qui, par ailleurs, ne disposent pas d'autres moyens pour se nourrir que des produits de la chasse et de la cueillette. Pourtant, leur niveau de vie n'a rien de misérable au regard même des critères sanitaires qui sont les nôtres.

« J'estime que chaque individu adulte consomme, en moyenne, 525 grammes de viande par jour et 375 grammes de fruits ou légumes », note avec précision l'anthropologue, en soulignant aussi la très grande variété des aliments consommés tout au long de l'année. Ce résultat exige, par semaine, 15 à 20 heures de chasse pour les hommes et 10 à 15 heures de cueillette pour les femmes qui s'occupent en outre de la préparation des repas. Le reste du temps, les Cuivas se reposent, se parlent et se distraient, sans se soucier outre mesure ni du lendemain, ni d'améliorer plus durablement leurs conditions d'existence sur le plan matériel.

En somme, et contrairement à l'image que nous nous en faisons généralement, ces chasseurs-cueilleurs font bien mieux qu'assurer leur survie. Force est de constater qu'ils jouissent d'une forme d'abondance sur le plan matériel, puisqu'ils parviennent à satisfaire leurs principaux besoins sans difficultés majeures et sans y consacrer tout leur temps de vie éveillée ; sans non plus exploiter la totalité des ressources disponibles alentours, comme en atteste par exemple le fait qu'ils ne consomment pas l'entièreté des animaux capturés ou des fruits et légumes situés à portée de leurs mains.

Cette découverte troublante n'en était déjà plus vraiment une à l'époque où Arcand s'apprêtait à en rendre compte.

« Mon travail aurait pu attirer l'attention, écrit-il, si ce n'est qu'au moment même de mon enquête, University of Chicago Press publiait, sous le titre *Man the Hunter*, le compte rendu d'un important colloque international au cours duquel de nombreux spécialistes avaient déjà expliqué comment ils avaient atteint exactement la même conclusion : les économies basées sur la chasse et la cueillette ne sont pas et n'ont jamais été des économies de misère. » (p. 139).

L'anthropologue Marshall Sahlins en conclura que certaines au moins des sociétés vivant de chasse et de cueillette mériteraient d'être considérées comme les premières et même les seules véritables sociétés d'abondance dans l'histoire de l'humanité. Car, explique-t-il dans un texte devenu célèbre, « il y a aussi une voie 'Zen' qui mène à l'abondance, à partir de principes quelque peu différents des nôtres : les besoins matériels de l'Homme sont finis et peu nombreux, et les moyens techniques invariables, bien que, pour l'essentiel, appropriés à ces besoins. En adoptant une stratégie de type Zen, un peuple peut jouir d'une abondance matérielle sans égale - avec un bas niveau de vie. Tel est, je crois, les cas des chasseurs [...] [1]. »

Le texte d'Arcand n'apporte donc rien de neuf sur ces questions. Toutefois, en confortant cinquante ans

plus tard la thèse de Sahlins, il permet de réaffirmer que la course à la croissance économique n'est pas inscrite dans une quelconque nature humaine. À tout le moins, l'exemple des Cuivas laisse penser que l'humanité est capable de suivre un autre dessein que celui de chercher à produire toujours plus de moyens pour satisfaire toujours plus de besoins. Il est possible de se soustraire à cette « contrainte de rareté » par laquelle les économistes orthodoxes justifient la dépendance de nos sociétés à la croissance : il suffit de désirer peu. Outre l'enviable tranquillité d'esprit qu'elle garantit à ses adeptes, cette stratégie présente l'avantage d'être tout à fait soutenable sur le plan écologique, contrairement à l'option productiviste que nous connaissons.

À quel prix les Cuivas ont-ils pu instaurer un tel ordre social ? Une autre remarque de Sahlins permet de synthétiser parfaitement les propos d'Arcand à ce sujet : « Les chasseurs-collecteurs n'ont pas bridé leurs instincts matérialistes; ils n'en ont simplement pas fait une institution[2]. » La voie Zen vers l'abondance ne semble pas forcément supposer l'instauration d'une discipline collective réduisant à néant toute liberté individuelle, ni l'exploitation d'une classe d'êtres humains par une autre. On ne peut qu'être frappé en tout cas à la lecture de ce livre par la liberté dont jouissent les Cuivas et par le caractère égalitaire des rapports qu'ils entretiennent entre eux.

Non seulement il n'existe pas réellement de chefs parmi eux, mais il semble bien difficile également d'y repérer une quelconque domination patriarcale.



Ana Minski

L'absence de toute pratique de stockage et le partage systématique au sein de la bande des produits de la chasse et de la cueillette excluent l'apparition de réelles inégalités de conditions. Pour autant, l'individu reste relativement libre de ses mouvements et de ses opinions. Comme le rapporte Arcand, souvent avec humour, chacun peut décider de rejoindre une autre bande en cas de conflit ou de mésentente, et il est même permis de mettre en doute les principaux mythes du groupe! Par ailleurs, les Cuivas ont une parfaite maîtrise des techniques auxquelles ils ont recours, contrairement à l'anthropologue qui se découvre incapable de satisfaire la curiosité de ses hôtes concernant la fabrication ou la réparation des artefacts les plus simples que lui-même utilise. C'est aussi cela, la liberté.

À nouveau, pour quiconque a lu un peu sur les sociétés vivant de chasse et de collecte, ces constats ne sont pas nouveaux. Le texte d'Arcand conforte simplement des observations menées par d'autres ethnologues et anthropologues, au sein de sociétés du même type, ailleurs dans le monde. Toutefois, dans la perspective qui nous intéresse ici, le fait que le cas des Cuivas ne soit pas isolé n'enlève rien à son intérêt, bien au contraire. Au lieu d'apparaître comme une exception aberrante, une sorte d'anomalie anthropologique, ce monde peut ainsi être considéré comme une preuve supplémentaire de la capacité de l'être humain à inventer des manières de vivre ensemble qui soient soutenables, justes et démocratiques. Telle est la première leçon à retenir de ce livre.

Des humains très ordinaires

Cela dit, est-ce bien légitime de présenter le mode de vie observé par Arcand comme s'il s'agissait d'un choix de la part des intéressés ? On pourrait penser par exemple que la pauvreté matérielle dans laquelle vivent ces humains presque nus s'impose d'elle-même à qui doit se déplacer fréquemment à la seule force de ses jambes et de ses bras. Quant à leur nomadisme, n'est-il pas l'unique manière d'éviter l'épuisement de ressources naturelles qu'ils ne savent que chasser ou cueillir ? Et, n'est-ce pas tout simplement le « sous-développement » technique qui condamnait ces humains à devoir se contenter d'un « mode de production » aussi aléatoire ? Bref, loin d'être volontaire, cette simplicité n'était-elle pas avant tout commandée par les circonstances ?

Ce que nous savons désormais des peuples vivant de chasse et de cueillette incite à douter de cette hypothèse. En ce qui concerne les chasseurs-collecteurs observés à l'époque moderne, on sait que leur mode de vie n'était pas toujours d'origine « préhistorique ». Bon nombre des peuples concernés ont pratiqué des formes ou d'autres d'agriculture, avant de les abandonner. Par ailleurs, vivre de chasse et de cueillette n'impose pas inévitablement le nomadisme. Les cas de chasseurs-collecteurs sédentaires sont en fait assez nombreux. Enfin, cette manière de subvenir à ses besoins ne peut être simplement réduite à une sorte de choix par défaut, imposé par des contraintes géographiques ou par un manque de connaissances techniques de la part des

humains en question. Les exemples de chasseurs-collecteurs rejetant en connaissance de cause l'horticulture ou l'élevage ne manquent pas.

C'est justement le cas des Cuivas. Au moment où Arcand les rencontre, ces derniers sont de toute évidence en contact depuis fort longtemps avec d'autres peuples autochtones, mais aussi avec des colons occidentaux qui pratiquent l'élevage et l'agriculture. En atteste entre autres le fait qu'ils utilisent des pointes de flèches et des haches en fer alors qu'ils n'en maîtrisent pas la métallurgie, tout en étant persuadés que ces usages remontent à la nuit des temps... Ils sont par ailleurs entourés d'humains qui souhaitent les voir se transformer en horticulteurs, pour toutes sortes de raisons plus ou moins avouables. La possibilité d'opérer leur « révolution néolithique » leur est donc offerte depuis un bon moment déjà, mais ils ne paraissent disposés à s'y résoudre que contraints et forcés par les « chasses à l'homme » dont ils sont régulièrement la cible de la part des paysans alentours.

Par conséquent, il ne semble pas abusif de considérer que les Cuivas appréciaient leur mode de vie. L'un d'entre eux finit d'ailleurs par en fournir à Arcand une explication fort simple et très prosaïque, sans la moindre référence à de quelconques contraintes naturelles, techniques ou culturelles.

« Pour bien se faire comprendre, raconte l'anthropologue, il me demanda si j'aimerais me lever et apercevoir chaque matin, assurément et inéluctablement, exactement le même arbre situé précisément au même endroit que hier. En quelques mots, il exprima à quel point le mode de vie de ses voisins sédentaires lui paraissait

ennuyeux. Ne plus voyager, ne jamais changer de paysage et puis manger sensiblement le même manioc, accompagné de quelques bouchées de poisson, jour après jour, tout cela lui faisait craindre de plonger dans un ennui sans fond. » (p. 148-149).

Tout cela incite évidemment à reconsidérer l'idée dominante selon laquelle l'agriculture, puis l'industrie se seraient imposées pour la simple raison qu'elles représentaient un progrès indiscutable pour la condition humaine.

« Il faut désormais envisager la possibilité que ce soit la vie relativement facile des chasseurs-cueilleurs et la crainte de s'ennuyer qui poussa nos ancêtres à attendre si longtemps avant d'adopter le mode de vie sédentaire de la société paysanne. On peut même espérer que l'archéologie accumulera bientôt les preuves de cette hésitation millénaire et arrivera à démontrer que les chasseurs-cueilleurs de la préhistoire n'ont, de fait, modifié radicalement leur mode de vie en adoptant l'agriculture que le jour où ils n'avaient plus d'autres choix. [...] Cela consacrerait enfin la crainte du travail et de l'ennui comme dimensions élémentaires de la condition humaine. » (p. 149-150).

Cette thèse a effectivement été confortée par de nombreux travaux depuis l'enquête menée par Arcand[3]. Elle reste aussi très contestée[4]. Comme le remarque Arcand en conclusion d'un texte de 1988 critiquant la notion même de « société de chasseur--

collecteur », les enjeux d'une telle discussion sont loin d'être seulement scientifiques.

« [S]i on venait à démontrer que l'écart qui nous sépare [de certains chasseurs-collecteurs] n'est qu'une illusion, on en arriverait bientôt à se convaincre aussi qu'il est possible de bien vivre sans trop travailler, que la propriété peut être ni privée ni publique mais non existante, et que la vie exige une attitude zen. Ce sont là des idées qui paraissent évidemment dangereuses et absurdes à l'idéologie bourgeoise, comme à l'anthropologie. Pire encore, on ne saurait plus par quoi remplacer Dieu, ni comment justifier le progrès constant de notre exploitation de la nature[5]. »

C'est en tout cas l'un des aspects les plus saisissants du récit d'Arcand que de nous présenter les Cuivas comme des humains tout à fait ordinaires, dont les raisons d'agir n'ont finalement rien d'exotique. Outre cette simple peur de l'ennui évoquée plus haut pour justifier leur refus d'une vie d'agriculteur sédentaire, ils manifestent par exemple à l'égard de l'anthropologue une curiosité qui n'est pas moins vive que celle dont ils font l'objet de la part de ce dernier. C'est aussi ce « vilain défaut » qui les pousse semble-t-il à entreprendre de temps à autres de lointains voyages auprès de peuples amis et à pratiquer ainsi quelque chose qui s'apparente d'assez près à ce que nous appelons le tourisme. Par ailleurs, le fait de vivre quasiment nus n'empêche pas ces humains de se montrer au moins aussi pudiques que nous le sommes, sinon davantage. Autre exemple déroutant : lorsque

l'anthropologue s'interroge sur le sens caché des danses Cuivas, ses hôtes n'ont pas d'autre explication à lui fournir que le simple plaisir de danser ensemble... Enfin, comme en témoigne la sophistication de leur système de parenté, pensée complexe et logique formelle ne leur sont pas du tout étrangers!

En somme, l'altérité radicale du mode de vie des Cuivas n'est pas imputable à une quelconque différence ontologique entre eux et nous, ni à des bizarreries culturelles témoignant du « sous-développement » de cette société. Ces humains sont bien nos semblables et leurs raisons de préférer leur monde restent tout à fait compréhensibles dans les termes mêmes de notre culture. Le souligner n'est pas inutile à un moment où luttes de reconnaissance et conflits identitaires prennent une telle tournure que l'idée même d'une humanité commune paraît sur le point d'être défaite. Surtout, comme le suggère Arcand dans le passage cité plus haut, reconnaître cette proximité fondamentale entre ces « attardés de l'histoire » et les « Modernes » que nous prétendons être incite à questionner en retour le bien fondé des raisons que nous invoquons pour justifier l'existence de notre monde et la domination qu'il exerce à présent sur la presque totalité de l'humanité.

Requiem pour les Cuivas

Si l'on en croit l'anthropologue colombien Francisco Ortiz, qui signe la postface de cet ouvrage, le monde des Cuivas est aujourd'hui à peu près disparu. Leur nombre a certes grandi mais, comme presque

tous leurs semblables sur le continent américain, ces chasseurs-collecteurs sont désormais cantonnés sur un territoire bien trop étroit pour y vivre sur le mode qu'avait pu encore observer Arcand à la fin des années 1960. Notre civilisation ne détruit pas seulement la nature et la biodiversité. Elle s'attaque également à ce que l'on pourrait appeler la socio-diversité ou à ce que l'anthropologue canadien Wade Davis nomme l'ethnosphère, ce qui n'est sans doute pas moins déplorable pour l'avenir de notre espèce.

« Qu'est-ce qui vaut la peine d'être mangé ? Doit-on faire des enfants ? Comment les éduquer ? Avec qui baiser ? Qu'est-ce qui est vraiment drôle ? Triste ? Honteux ? Honorable ? Et puis, comment mourir avec dignité ? C'est cela la 'culture' : une série cohérente et donc crédible de réponses à ces questions essentielles, écrit Arcand. Les milliards d'êtres humains qui ont vécu sur cette planète ne nous ont pas laissé des milliards de réponses. Nous n'en connaissons, tout au plus, que quelques milliers. [...] La découverte d'une nouvelle façon de mourir avec dignité ne devrait jamais laisser indifférent. »[6] (p. 74-75).

La disparition de l'une d'entre-elles encore moins, sans doute.

Quant à elle, la civilisation industrielle s'efforce de nier la mort plus qu'elle n'offre une façon originale de l'affronter dignement. Par ailleurs, à la différence des civilisations qui l'ont précédée, elle ne fixe aucune limite à son expansion – ce qui n'est probablement pas

sans lien avec cette tentation du refoulement de notre finitude. Elle est totalitaire[7]. À son contact, les sociétés « traditionnelles » ou « primitives » se dissolvent, selon un procédé original dont Marx et Engels avaient dit l'essentiel : « Le bon marché de ses produits est l'artillerie lourde qui lui permet de battre en brèche toutes les murailles de Chine et contraint à la capitulation les barbares les plus opiniâtrement hostiles à tout étranger[8]. » Vis-à-vis des humains qu'elle assimile ainsi, elle ne tient pas les promesses d'égalité et de liberté au nom desquelles elle justifie la destruction de leurs mondes. Et, pour finir, son productivisme en vient aujourd'hui à menacer ce qui rend matériellement possible nos existences ici-bas. Dès lors, comment ne pas souhaiter sa disparition ?

À qui formule le vœu de bâtir des sociétés moins destructrices, moins injustes et moins aliénantes, la lecture du livre d'Arcand fournit en tout cas des raisons d'espérer. Elle atteste du fait que les humains sont en effet capables d'inventer des manières de vivre ensemble relativement libres et égalitaires, sans forcément détruire la nature ni s'exploiter les uns les autres. Et cette capacité n'est pas réservée à de « bons sauvages » vivant encore à « l'état de nature ». Outre qu'ils sont nos contemporains, les Cuivas que nous décrit Arcand ne sont ni meilleurs, ni pires que nous ne le sommes sur le plan moral. En revanche, ils ont développé toutes sortes de stratégies subtiles pour à la fois préserver leur liberté et garantir entre eux l'égalité, comme le montre l'auteur tout au long de son récit. Autrement dit, leur aptitude à vivre selon ces principes ne leur est pas plus spontanée ou naturelle

qu'à nous-mêmes. Mais, ils la cultivent et l'entretiennent.

Est-elle conditionnée ou rendue possible par le fait qu'ils vivent de chasse et de cueillette? Comme l'ont montré notamment les travaux d'Alain Testart, il y a eu de multiples manières d'être chasseurs-collecteurs[9]. Ces façons de se nourrir ont été associées à toutes sortes d'organisations sociales, dont certaines très inégalitaires et orientées vers l'accumulation de richesses. La domination patriarcale ou l'esclavage, notamment, ne semblent pas être des inventions du néolithique. Par conséquent, le « mode de production » est sans doute ici moins déterminant que ce qu'un matérialisme vulgaire incite à penser spontanément.

On peut en déduire que les rapports égalitaires qu'entretiennent les Cuivas et la liberté dont ils jouissent sont relativement indépendants de leurs manières de subvenir à leurs besoins[10]. Voilà qui constitue une bonne nouvelle pour celles et ceux qui n'ont pas renoncé à mettre en œuvre de tels principes. Il ne s'agit pas ici de verser dans le primitivisme. L'exemple des Cuivas ne constitue ni un idéal à atteindre ni un modèle à imiter. Il constitue seulement une preuve que nous ne sommes pas condamnés à vivre comme nous le faisons actuellement ; aucune nature humaine ni aucune loi de l'évolution des sociétés ne nous y contraint. Ce faisant, il doit avant tout nous encourager à user de cette capacité propre aux humains d'imaginer toutes sortes de mondes originaux[11]. Même si l'hégémonie qu'exerce notre civilisation sur l'ensemble de la planète semble exclure

toute alternative et si le rythme de vie effréné qu'elle nous impose ne favorise guère l'exercice de l'imagination, il n'y a pas de raison que cette capacité créatrice soit éteinte. Et il n'y a pas de raison que nous ne puissions faire en la matière au moins aussi bien que les Cuivas, mais autrement[12].

Yves-Marie Abraham

Parution sur le site *Polémos*

Notes

1. M. Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976, p. 38.

2. Ibid. p. 52.

3. Pour une synthèse partielle et partielle de certains de ces travaux, voir : Scott, J. (2019). *Homo domesticus. Une histoire profonde des premiers États*. Paris : La Découverte. 302 pages.

4. Voir par exemple ces deux critiques récentes de C. Stepanoff, « Comment en sommes-nous arrivés-là ? », *revue Terrestres* et Ana Minski, « Homo domesticus : le grand récit de la Voie Mâle », *Les ruminant-e-s*.

5. B. Arcand, « Il n'y a jamais eu de société de chasseurs-cueilleurs », *Anthropologie et Sociétés*, 1988, vol. 12 no 1, p. 58.

6. Philippe Gauthier a attiré mon attention sur le fait que ce déni est le propre de l'époque industrielle. Il semble que jusqu'au XVIIème siècle au moins, en Occident, se préparer à mourir avec courage et dignité était très valorisé socialement. Les « *Ars Moriendi* », recueils de conseils sur l'art de bien mourir, eurent un grand succès à la fin du Moyen-Âge.

7. A. Sole, P. Sobrero, « Un immense chagrin anthropologique », *Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Études Transdisciplinaires*, 2007, n°19. Récupéré de : <https://ciret-transdisciplinarity.org/bulletin/b19c22.php>

8. K. Marx, F. Engels, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1976 [1848], p. 36.

9. A. Testart, *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard, 2012.

10. Arcand raconte d'ailleurs que lorsqu'ils commencent à cultiver la terre, les Cuivas continuent à partager la nourriture disponible avec l'ensemble du groupe, y compris avec ceux d'entre eux qui n'ont pas pris part aux travaux agricoles, et cela au grand dam des missionnaires américaines qui s'efforcent de leur inculquer un mode de redistribution plus conformes aux principes de la propriété bourgeoise.

11. A. Solé, A., *Créateurs de mondes. Nos possibles, nos impossibles*, Paris, Éditions du Rocher, 2000.

12. Pour une immersion dans le monde des Cuivas, voir le film documentaire *The last of the Cuiva* réalisé avec l'aide de Bernard Arcand, alors qu'il effectuait son enquête de terrain. Arcand y apparaît d'ailleurs à plusieurs reprises. Brian Moser, « *The Last of The Cuiva* », *Disappearing World*, Granada Television, 1971, 65 mn. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=cjve7Il6mRU>



SOUVENEZ-VOUS, RÉSISTEZ, NE CÉDEZ PAS
(extraits)

La domination masculine est un système politique.

Demandez-vous où n'importe quelle femme dispose réellement d'un abri.

Aucune enfant n'est à l'abri dans une société où une fillette sur trois va être agressée sexuellement avant d'atteindre 18 ans.

Aucune épouse n'est à l'abri dans une société où des statistiques récentes semble indiquer qu'une femme mariée sur deux est violentée ou l'a déjà été.

Nous sommes les ménagères, nous aménageons et entretenons des abris mais n'y avons pas droit pour nous-mêmes.

Dans différentes cultures les sociétés s'organisent différemment pour obtenir le même résultat. Non seulement les femmes sont-elles pauvres, mais la seule valeur que possède une femme est ce qu'on appelle sa sexualité, qui, en même temps que son corps, a été transformée en produit marchand.

Les hommes se servent du corps des femmes, dans la prostitution et dans le viol collectif pour communiquer entre eux, pour exprimer ce qu'ils ont en commun, et ce qu'ils ont en commun c'est le fait de ne pas être cette femme.

Les femmes prostituées sont les femmes qui sont là, offertes à la tuerie gynocidaire et les femmes prostituées sont tuées tous les jours sans que nous ayons l'impression de faire face à quelque chose qui soit de l'ordre d'une urgence.

La domination masculine signifie que la société crée un bassin de prostituées par tous les moyens nécessaires afin que les hommes aient ce que les hommes ont besoin d'avoir pour garder le dessus.

La prostitution n'est pas une idée, c'est la bouche, le vagin, le rectum, pénétrés d'habitude par un pénis, parfois par des mains, parfois par des objets. Pénétrés par un homme, puis un autre, puis encore un autre, et encore un autre, et encore un autre... voilà ce que c'est.

J'ai beaucoup entendu parler ces dernières années de la souffrance des hommes sous le régime sexiste. Bien sûr, j'ai beaucoup entendu parler de la souffrance des hommes toute ma vie, j'ai lu Hamlet, bien sûr, j'ai lu Le roi Lear, je suis une femme cultivée. Je sais que les hommes souffrent. Mais il y a un nouveau truc, vous souffririez cette fois d'être informés de la souffrance d'autres personnes. En effet, ce serait nouveau.

Vous feriez sacrément mieux de croire que vous êtes impliqués dans cette tragédie, que c'est aussi la vôtre. Parce que vous devenez des enfants soldats à partir du jour où vous êtes nés et tout ce que vous apprenez sur comment mettre de côté l'humanité des femmes vient

s'ajouter au militarisme du pays dans lequel vous vivez, et du monde dans lequel vous vivez. Cela s'intègre aussi au système économique que vous prétendez souvent combattre. Si vous voulez regarder ce que ce système vous fait alors voici où vous devriez regarder : les politiques sexuelles de l'agressions, les politiques sexuelles du militarisme.

Je pense que les hommes ont très peur des autres hommes.

Nous avons identifié le viol, nous avons identifié l'inceste, nous avons identifié la violence conjugale, nous avons identifié la prostitution, nous avons identifié la pornographie comme autant de crimes contre les femmes, de façon d'exploiter les femmes, de façon de faire souffrir les femmes, qui sont systématiques et soutenues par les pratiques des sociétés où nous vivons.

Nous devons arrêter de banaliser les blessures et les insultes infligées aux femmes comme le font nos systèmes politiques. Il nous faut prendre au sérieux les conséquences de la violence sexuelle, pour nous, les femmes, il nous faut comprendre les effets qu'à eu sur nous les violences sexuelles.

Pourquoi est-ce si terriblement difficile de nous organiser politiquement ?

Il nous faut comprendre que la violence sexuelle nous a brisées en un million de morceaux et que nous portons

en nous tous ces morceaux qui s'entrechoquent. Nous sommes fracassées de l'intérieur, un chaos, apeurées et hésitantes quand nous ne sommes pas gelées et engourdies.

Je vais vous demander de garder en mémoire que tant qu'une femme est achetée ou vendue, où que ce soit dans le monde, vous n'êtes ni libre ni en sécurité. Je vais vous demander de garder en mémoire les femmes prostituées, les sans abri, les femmes battues, les femmes violées, torturées, les femmes tuées, les femmes violées puis tuées, les femmes tuées puis violées, et je vais vous demander de garder en mémoire les femmes photographiées, celles à qui l'on a fait l'une ou l'autre des violences et dont on a pris les photos. Et aujourd'hui, ces photos sont en vente dans nos pays libres.

Je vais vous demander d'utiliser chacune des choses dont vous pouvez vous souvenir sur ce qui vous a été fait, comment, où, par qui, quand, et si vous le savez, pourquoi, afin de commencer à tailler en pièce la domination masculine, à la démanteler, la vandaliser, la déstabiliser, la brouiller, l'entraver, la saccager.

Je dois vous demander de résister, de ne pas céder, de détruire le pouvoir qu'exerce les hommes sur les femmes, de refuser de l'accepter, de l'avoir en horreur et de faire tout ce qu'il vous faudra, quoi qu'il vous en coûte, pour l'abolir.

Andréa Dworkin (éditions Syllepse)

ADSAGSONA

À la tour de Babel
J'offre des malédictions
Toi, majestueuse déesse
Qui intercède
Au delà de l'écriture
Jusqu'à l'enfer
Je te prie de maudire
L'empire et ses sbires
Qu'Adsagsona s'occupe de vous !
L'âme du monde
Déjà vous couche
En sa bouche
Car sur ma langue
Fulgure Adsagsona



Wivresse

LES POUPÉES DU VENTRILOQUE

Les femelles ont longtemps été l'invisible de l'éthologie, de l'anthropologie, de la préhistoire, de l'histoire, de l'art. Tenues en laisse, muselées, confinées dans le cercle domestique, leurs corps ont été contrôlés, transformés, sélectionnés, et leur imaginaire mis au service de la domination masculine.

À la fois accusées de tous les maux et porteuses de tous les espoirs, de Pandore à la Pietà, de la maman à la putain, la femme est pour certains l'avenir de l'homme : parce qu'elle est paix, amour, consolation ; pour d'autre elle est seule responsable de sa chute : parce qu'elle est tentatrice, séductrice, terrienne, trop terrienne. Objet extraordinaire, comme le dit Léo Ferré, la femme entre les mains du mâle dominant est toujours bonne à panser les plaies du nomade chasseur et guerrier que serait le mâle sapiens depuis ses origines.

Mais d'où viennent donc ces certitudes quant à la nature originelle du mâle et de la femelle chez l'homme occidental moderne ?

En primatologie, qui inspire encore l'anthropologie et la sociobiologie, la hiérarchie de dominance a constitué le modèle d'organisation sociale majeur. Les rôles sociaux étaient ainsi distribués en fonction du sexe : les mâles étaient les défenseurs de la troupe, ils la poliçaient et en assumaient l'ordre, ils en assuraient la stabilité et la paix et les relations étaient très

agressives et hiérarchisées. Les femelles étaient des mères entièrement dévouées à leurs petits, sexuellement soumise à la disposition des mâles en fonction du rang de ces derniers. Dans les années 1970, le concept de dominance a été fortement remis en question par les femmes primatologues. Thelma Rowell remet totalement en cause l'existence non seulement de la hiérarchie mais également celle de la compétition et de l'agressivité. Si les primates sont agressifs, c'est parce que le chercheur, pour mieux les observer, modifie les conditions habituelles d'obtention de la nourriture. Dans les années 60, les femmes n'ont pas accès aux carrières universitaires, elles sont donc cantonnées aux recherches sur le terrain. Elles restaient de ce fait plus longtemps et pratiquaient des méthodes d'habituation moins intrusives. Jane Goodall est un cas un peu à part dans la mesure où elle a créé des sites d'approvisionnement pour pallier aux conditions impossibles de son terrain [1].

La comparaison entre peuple indigènes actuels et hommes préhistoriques est également riche d'enseignement. S'appuyant sur les études ethnologiques certains auteurs n'hésitent pas à affirmer que dès le Paléolithique la domination masculine existait. Toute hiérarchisation trouverait ainsi son origine dans la division sexuelle des tâches qui seraient le propre de l'espèce humaine. Pourtant, si l'on s'en tient aux vestiges archéologiques il nous est impossible d'affirmer qu'une division sexuelle des tâches existait dès notre plus lointain passé. En effet, ce sont les sépultures, les rites d'inhumations, qui

permettent le mieux d'appréhender une éventuelle hiérarchisation des individus. À ce jour, aucune tombe du Paléolithique (ancien, moyen et récent soit plus de 3 millions d'années) ne peut être rattachée de manière probante à des pratiques hiérarchiques ou de division sexuelle des tâches.

De plus, s'il existe effectivement une différence entre femme et homme chez les peuples indigènes, il est important de rappeler que ces peuples ont une histoire et que la confrontation avec l'homme blanc n'a pu se faire sans heurt, sans violence, sans modification significative de leurs structures sociales. Si, comme cela est le cas actuellement chez la quasi-totalité des peuples indigènes, les armes tranchantes sont interdites aux femmes, cela ne signifie nullement que cette interdiction découle de l'essence de la femme ou de celle de l'homme. S'emparer des armes et les interdire est le meilleur moyen d'exploiter l'autre, capter les armes est donc une stratégie non une erreur, une inconscience ou un instinct. J'entends de plus en plus les hommes dire « l'homme est le premier animal domestique de l'homme », c'est faux, c'est la femme. Trop souvent domestication et soumission sont confondues, ainsi que domestication et apprivoisement. Qu'est-ce que la domestication ? C'est le contrôle de la reproduction et de la sexualité et jusqu'à preuve du contraire, ce sont les mâles qui, par des stratégies diverses et variées, mais toujours brutales et sadiques, s'approprient la reproduction et la sexualité des femmes. Les hommes de la Préhistoire ou les indigènes ne sont pas moins rationnels que les

hommes modernes, et s'il existe une domination masculine chez les peuples indigènes, comme chez les Baruyas, par exemple, elle est tout aussi stratégique que la domination masculine occidentale.

Inscrire la domination masculine dans les origines même de l'humanité, comme étant le propre de l'espèce, c'est nier les stratégies de pouvoir mises en place par les hommes pour contrôler le corps des femmes. C'est également soumettre toute l'humanité à un processus qui la transcende et contre laquelle elle ne peut rien : l'évolution finaliste. Cette dernière œuvrerait mystérieusement pour le bien de l'humanité et plus particulièrement, ce qui est pour le moins étrange, pour le mâle. Ce dernier, après quelques centaines d'années de réflexions intellectuelles et universitaires serait enfin conscient de la domination qu'il exerce et, généreux, il offrirait enfin, mais au compte-goutte, l'égalité aux indigènes, aux femmes et peut-être aux animaux.

Mais de quelle égalité s'agit-il ?

Comme le dit Carla Lonzi :

« L'égalité est ce que l'on offre aux colonisés sur le plan des lois et des droits. Et ce qu'on leur impose sur le plan de la culture. Et le principe à partir duquel l'hégémonique ne cesse de conditionner le non-hégémonique. Le monde de l'égalité est le monde de l'écrasement légalisé, de l'unidimensionnel. L'égalité entre les sexes est

est aujourd'hui le masque qui dissimule l'infériorité de la femme[2]. »

La civilisation, l'extension des villes, est une grande battue qui pousse la proie vers les lieux où elle sera capturée. Cette proie est tout ce qui refuse de s'identifier au Père des nations, des villes, des capitales, tout être qui refuse de montrer patte blanche au Saint Lieu de la domestication.

Il fut un temps où l'humanité ne possédait pas d'armes, elle possédait des outils aux usages divers. Les outils de chasse sont devenus des armes lorsque les mâles, pour une raison qu'il serait intéressant de connaître un jour, se sont retournés contre l'autre moitié qui compose l'humanité. Femmes et enfants ont alors été confinés à la sphère domestique et les outils de chasse leur ont été interdits. Ces lances, ces pointes de flèches, ces haches de guerres, ces canons, ces fusils, ces tours qui s'élèvent à n'en plus finir, témoignent de la folie qui s'est emparée de l'homme il y a quelques millénaires. Ce n'est pas le mâle, muni de ses javelots et colts, qui protège la femme et l'enfant, mais la sphère domestique qui le protège de son pouvoir de destruction. La femme n'est-elle pas celle qui apaise le guerrier, qui assure le bien-être du travailleur, qui calme ses dérives sexuelles ? Il est temps de ne plus se laisser charmer par ces rôles faussement flatteurs, il est temps de ne plus s'attendrir à la névrose de ces tyrans.

Le capitalisme, suite logique de la première expropriation, s'est emparé de la sphère domestique condamnant femmes et enfants à la brutalité de la politique extérieure, nouveau jouet des guerriers bureaucrates. Il est plus que temps de leur arracher les armes, parce que la fin de la destruction ne se fera pas sur une poignée de main. Certains diront que prendre les armes c'est devenir aussi mauvais que l'agresseur. Il y a en effet une question qui se pose lorsqu'il s'agit de l'usage des armes. Elles ne sont pas des outils de chasse, elles ne sont pas liées à l'acquisition de nourriture, elles sont fabriquées pour un seul usage : la guerre. Jouer à la guerre n'est pas anodin, c'est d'une certaine façon l'alimenter, un cercle vicieux, parce qu'un acte violent anime la violence que nous portons tous en nous, elle s'exprime différemment selon les moyens mis à notre disposition, c'est tout. Il est donc important de choisir les outils de défense dont nous pourrions faire usage pour détruire cette idéologie androlâtre, hégémonique et meurtrière.

« Je crois qu'un homme est un nomade, il est fait pour se promener, aller de l'autre côté de la colline... et je crois que par essence la femme l'arrête, alors l'homme s'arrête auprès d'une femme et la femme a envie qu'on lui pondre un œuf, toujours, toutes les femmes du monde ont envie qu'on lui pondre un œuf, et puis on pond l'œuf. » (Brel)

La femme ne pond pas des œufs, non, même ça c'est l'homme qui le fait. Quoiqu'il en soit, elle est

depuis longtemps dans la basse-cour, dominée par des coqs trop prompts à partir au combat et qui chantent l'amour pour mieux l'écraser. Pour démanteler la domination masculine et rendre impossible toute nouvelle prise de pouvoir, les poules doivent s'allier aux poulets, avant que ces derniers ne partent dans les abattoirs de la civilisation, et avec tous ceux qui rêvent d'autre chose que de phallus d'acier.

Ana Minski

(Chronique radio juin 2018)

Notes

1. Vinciane Despret, "Quand les mâles dominaient. Controverses autour de la hiérarchie chez les primates" <https://orbi.uliege.be/handle/2268/205041>
2. Carla Lonzi, *Crachons sur Hegel*, Éditions Etérotopia



LE CAPITALISME EN TANT QU'ÉCONOMIE DE LA CIVILISATION

Le capitalisme est l'administration économique perpétuelle du déséquilibre qui surgit lorsqu'on prend plus que ce que l'on rend (aux humains comme aux écosystèmes), et la sélection de toutes les stratégies, les dispositifs, les cultures, les individus et les comportements susceptibles de contribuer à maintenir ce déséquilibre.

Prendre plus que ce que l'on rend, c'est assujettir l'autre partie (humains, écosystèmes) à un échange asymétrique d'énergie et de ressources biophysiques. C'est le moment où certaines communautés humaines ont commencée à confondre « la récolte et le butin », comme l'exprimait le géographe Américain Carl Sauer[1], c'est-à-dire lorsqu'elles ont entrepris de s'approprier plus que ce que la nature et les humains donnaient spontanément à leurs propres rythmes et dans les quantités que les cycles nutritifs et les cultures primitives autorisaient. C'est un point important à considérer : il ne s'agit pas simplement de la quantité de ce que le capitalisme approprie, mais aussi de la vitesse, la cadence à laquelle il le fait, et qui interdit la régénération des écosystèmes partout où il étend son contrôle. C'est donc un accaparement et une destruction de l'espace du temps présent, mais aussi de l'espace et du temps futur. Une autre manière de formuler cette logique est celle formulée par Marshall Sahlins, de "réciprocité négative" qu'il définit

comme tout effort d'acquérir impunément quelque chose pour rien, et constitue in fine une forme de saisie abusive[2] (une "réciprocité négative" que j'étends à la communauté biotique).

Dans cette perspective, le capital n'est pas seulement envisagé comme une relation sociale — ce que suggérait Marx — mais comme une relation au monde et à l'environnement pris dans sa totalité, une relation écologique dont les humains ne sont qu'une composante.

Cela se concrétise en tant que processus historique par l'extraction puis l'accumulation perpétuelle dans les villes des ressources énergétiques et biophysiques extraites à leurs périphéries. C'est surtout un processus nécessitant une énergie considérable (via l'effort physiques des hommes et des femmes et des bêtes de somme, et via la transformation des forêts en combustibles) pour tailler la roche et l'entasser sous forme d'architectures monumentales, pour fondre l'or et l'argent qui ornaient très souvent ces monuments, et pour produire tout ce qui était nécessaire à la vie dans et autour des monuments.

Le capitalisme est donc bien l'économie de la civilisation, caractéristique des citées depuis qu'elles existent. C'est une réorganisation progressive et durable du monde par et pour sa transformation complète en capital — le capital étant ici défini comme tout ce qui peut être approprié et mis à contribution

dans le cadre du processus civilisationnel d'extraction et d'accumulation.

Le marché ne peut donc plus être naïvement conçu comme un moyen anodin de faciliter l'échange, mais comme un dispositif ayant pour but la mobilisation et l'administration des ressources (du « butin ») dans l'espace et le temps[3].

Ce processus d'accumulation dans les villes se traduit par deux phénomènes simultanés et liés l'un à l'autre ; d'une part, la perpétuation d'une élite hégémonique et opulente qui contrôle, promeut et bénéficie de ce déséquilibre grâce à la captation d'une partie disproportionnée du capital; d'autre part, la transformation d'une partie du capital en nourriture et infrastructures destinées à soutenir voir solliciter une croissance démographique continue, potentiellement démesurée, et ainsi, la création d'une société de masse domestiquée et asservie à l'élite (quelques soient ses degrés ou non de consentement ou de satisfaction, qui peuvent être variables).

L'oligarchie est donc bien la forme de gouvernement issue du capitalisme, et à l'origine de la civilisation — les trois phénomènes (civilisation, capitalisme, oligarchie) étant liés par des interdépendances fortes et des automatismes interactifs réalisant la perpétuation de l'ensemble. Pour cette oligarchie, le déséquilibre permanent est envisagé comme une harmonie, et c'est cette vision des choses qui tend à se diffuser progressivement dans

la société. Pourtant, le maintien de ce déséquilibre se fait se fait sous le poids d'une conquête absolu du monde naturel et sauvage, ainsi que de toutes les bribes



d'instincts qui pourraient conduire les humains à instinctivement constater qu'il y a un déséquilibre, et éventuellement déduire que ce déséquilibre est nocif. Le capitalisme en tant qu'hégémonie économique et culturelle est donc inévitablement une administration offensive et brutale, et une sélection qui est en fait une domestication

générale des instincts, des principes et des pratiques.

La gestion bureaucratique de cet état du monde est l'État — historiquement l'État-cité, puis l'État-nation — qui donne sa structure à la civilisation et permet à l'oligarchie qui en a la maîtrise le contrôle capitaliste à distance, l'intensification dans la circulation étatique des choses et la propagation universelle du déséquilibre. Pour la civilisation, l'État est donc inévitablement par essence, pour reprendre la

description de Pierre Clastres, la mise en jeu d'une force centripète, laquelle tend, lorsque les circonstances l'exigent, à écraser les forces centrifuges inverses. L'État se veut et se proclame le centre de la société, le tout du corps social, le maître absolu des divers organes de ce corps[4].

Seb d'Armissan

<https://medium.com/@seb.darmissan>

Notes

[1] Cité par Charbonnier Pierre, « Le rendement et le butin : Regard écologique sur l'histoire du capitalisme », *Actuel Marx*, 53, 2013. — Sa traduction de l'expression 'the yield and the loot' me semble peu judicieuse, la plupart des 'rendements' ne sont depuis bien longtemps rien d'autre qu'un pillage et une accumulation de 'butins'.

[2] Sahlins, Marshall. *Age de pierre, âge d'abondance*. Paris, Gallimard-NRF, 1976.

[3] Schoenberger Erica (2008). *The origins of the market economy: State power, territorial control, and modes of war fighting*. *Comparative Studies in Society and History*. 50(3).

[4] Clastres Pierre, « De l'Ethnocide », *L'Homme*, 1974, tome 14 n°3-4. pp. 101-110;
doi : <https://doi.org/10.3406/hom.1974.367479>

DU PROZAC DANS MES CORNFLAKES

tu me dis qu'il faudrait que je me libère d'hier n'aie plus peur de demain et jouisse aujourd'hui
tu me dis qu'il faudrait que j'ignore les tic les tac trop bruyants de l'horloge de la gare
tu me dis qu'il faudrait que je dise oui que je dise non mais que je dise quelque chose merde
et me décide à monter tic oui tac non dans ce train pressé qui n'attendra pas

mais le monde lui-même tu sais a oublié qu'il fallait qu'il fasse un choix une bonne fois pour toutes encore à jamais sans CTRL-Z à portée de main et déjà le monde a tiré ce trait indélébile sur l'ordre des choses les il faudrait les choix les saisons les trains trop pressés et le temps qui passe l'hiver n'a jamais été si doux sans parvenir à se décider à pointer le nez de ses degrés son blanc manteau ses lèvres gercées ses mains craquelées
mais sur le quai de gare le monde se sent impuissant s'en veut et ne sait plus contre qui tourner sa colère qu'il ne peut exprimer de tempêtes en inondations
c'est le monde qui prend l'eau et c'est moi qui m'y noie

tu me dis que je suis une cocotte-minute sous pression moi qui n'ai jamais su cuisiner qu'avec mes pieds et m'efforce de faire coller les pâtes car elles sont meilleures comme ça
tu me dis que les métaphores m'échappent et que je

suis beaucoup trop à fleur de peau moi
qui suis allergique à ces trucs jaunes oranges rouges
qui bourgeonnent au printemps
tu me dis qu'il faudrait que je sorte mon rapporteur et
délaisse le premier degré mes œillères
et mon nombril pour voir un peu plus loin que le bout
de mon nez

mais c'est le monde qui a commencé tu sais c'est pas
moi
ce monde avec cet air paternaliste du tout qui me
montre les dents de "c'est pas bien" en "il faudrait" et
la marque de sa main sur ma joue beaucoup trop
rebondie
ce monde fais ce que je dis pas ce que je fais oui mais
y'a pas de mais dis merci à la dame
excuse-toi baisse ton froc et souris à monsieur le curé
ce monde qui a perdu son sourire avant moi
mais c'est le monde qui a commencé tu sais c'est pas
moi
ce monde paternaliste pater noster papaoutai mais tu
sais je m'en fous

tu me dis qu'il faudrait que j'encaisse les coups en
gardant la tête haute qu'une balle dans la
tête si on n'y pense pas ça fait même pas mal en fait
tu me dis qu'un mec un vrai ça chiale pas même avec
des seins et un vagin
tu me dis qu'il faudrait que je noie mes cornflakes dans
du prozac que je cache ma poitrine
sous un ruban adhésif bien trop serré qu'il n'y paraîtrait
rien

tu me dis qu'un mec un vrai ça chiale pas même dans
le caniveau d'une ruelle isolée non ça
serre juste le poing et le plante parfois contre ce
macadam qui ne cède pas

mais toi le monde les autres l'enfer et moi on en est
tous au même point je crois
à faire cogner nos talons sur les pavés creux de ce
monde inanimé
à brandir ce bouclier de certitudes sans y croire
vraiment
à se dire que finalement le prozac se digère tellement
mieux que le lait
MAIS y'a pas de mais avale-le et tais-toi
ne rien voir ne rien entendre ne rien dire
sois singe, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille
est-on toujours soi sous camisole chimique ?
pleure-t-on toujours aussi aigu le sourire qui
sonne faux ? pense-t-on encore la larme sèche ?
je pense donc je suis ; le prozac digéré je n'existe déjà
plus

tu me dis qu'il faudrait coûte que coûte que je me sorte
les doigts du cul que je me file des
coups de pieds au cul que je me couvre de bleus pour
tes beaux yeux
tu me dis qu'une fille chouette elle avale sanglote
ravale
sa fierté ses rêves et les excréments du monde
qu'une fille c'est chouette ça doit être chouette sourire
exhiber ses dents blanches ses couettes de blondinette
et sa taille de guêpe

comme Barbie - Barbie qui sourit merde à la plage au
ski à la salle de sport en boîte de nuit
au lit avec Ken qui sourit toujours et qui exhibe
fièrement son thigh gap
j'ai le thigh gap neurologique et les cuisses qui se
touchent beaucoup trop s'enlacent
s'entrelacent trépassent derrière de grosses plaques
rouges en été
le teint beaucoup trop pâle tu sais j'aurais été une
putain de bombe au 16ème siècle

tu me dis que - je le veuille ou non - tu feras de mes
épaules les plus solides du monde
tu me dis que - pour mon bien donc OSEF - tu verseras
du prozac dans mes cornflakes
quitte à me faire suffoquer pour atteindre le dernier
cran de la ceinture
quitte à me ligaturer les trompes la pensée
quitte à les noyer - mes cornflakes
tu me dis que tout ira bien maintenant qu'il ne faut pas
que je m'inquiète tant que j'aurai
du prozac dans mes cornflakes

mais tu sais peut-être t'as oublié mais il a toujours été
le matin j'ai toujours été infoutue d'avalé quoi que ce
soit

Myriam OH

CONTRE LA RÊVERIE MACHINÉE

Dormir, c'est rêver. Et rêver, à présent, c'est travailler encore. Le cerveau pollué par les circuits de cette machine, répéter les mêmes gestes grotesques jusque dans le subconscient devient inévitable. L'extension du domaine de l'aliénation, c'est toutes les nuits dans l'onirisme. La chair refouettée du larbin, c'est chaque seconde dans l'obsession de sa soumission.

Au moins avant rêvais-je avec violence, de bastons générales sur le lieu de travail, d'incendies criminels du lieu de travail, de fracassements complets et absolus du lieu de travail, du meurtre des employeurs sur le lieu de travail. On me dira que c'était malsain, je répondrai : là survivait ma seule santé, celle de la conscience assurée et inébranlable que, quand bien même j'étais employé, réifié au nom du Profit, mon esprit lui demeurait librement hostile, haineux envers sa substantifique moelle et décidé à en tuer tous les symboles. Mon corps enchaîné, l'esprit redoublait de vigueur pour s'émanciper de cette geôle étouffante par le chaos et le saccage, m'offrant une voie détournée, mais Ô combien réelle vers la libération par la sauvagerie de pensée, au sens le plus noble et puissant. Mon imaginaire et mes univers intérieurs s'appartenaient toujours.

Comment, alors, ne pas vomir ce que devient maintenant mon intériorité ? Je rêve désormais de travail, du même abrutissement absurde que celui

auquel le jour me condamne, des mêmes chorégraphies puantes, collantes et moribondes, des mêmes platitudes honteuses échangées dans l'indifférence avec des clients dont, pour un certain nombre d'entre eux, l'humanité tout entière a été marchandée contre une carte de fidélité et ses trois points de réduction sur le prochain cancer, des mêmes bips assourdissants qui résonnent dans la cave de mon crâne, des mêmes foules beuglantes et impatientes qui ne tolèrent aucune attente et s'embourbent fièrement dans leur allégeance bourgeoise et méprisante à ce qu'il y a de pire, des mêmes livraisons, réceptions, signatures, scansionnements délirants et maladroits d'une rage salivante d'ultra-consommation, des mêmes décomptes monétaires, une vie à se croire riche en palpant du papier et quelques jetons de métal, des mêmes dédales dans l'intellect que creuse ce quotidien boiteux, cet avalement boulimique de sa propre dévitalisation pour mériter les miettes qui paieront le loyer... C'en serait presque à croire que finalement le symbole du monde a gagné, a tué ma pensée sauvage, ou plutôt l'a muselée, subjuguée et assujettie, ce qui est infiniment pire. Me voici alors peut-être digne de convoiter l'insigne honneur de me voir canonisé « employé du mois », fidèle que je suis, jusque dans mes abîmes obscurs, à la sacro-sainte entreprise, cette truie lépreuse qui m'allaite de son écervellement et de son rejet sociopathique de toute idée de dignité humaine, de liberté, de respect de soi et de l'autre. Peut-être suis-je enfin conforme aux exigences du salariat maintenant que tout son poids m'écrase continuellement. Mon employeuse et le plus dévoué de ses sbires me reprochaient dernièrement, avec le minimum de subtilité que leur dicte leur

conscience managériale, de ne pas remplir les objectifs de vente, et de ne même pas essayer. Peut-être ont-ils enfin gagné, les patrons et leurs glorieux séides à la poursuite de leurs primes, en me faisant vendre leurs merdes dans les brumes de mes songes, par-delà le mur du sommeil. Le harcèlement commercial que je n'impose pas à autrui se retourne ainsi contre moi, débordant par l'inconscient les barricades que lui oppose ma honte d'être un outil de l'industrie marchande de mort pour me faire rattraper le retard que j'inflige à la déesse Rentabilité. Peut-être devrais-je m'avouer vaincu.

Au cas où le besoin soit de le préciser, je me refuse existentiellement à leur accorder une telle victoire. Lorsque l'aliénation est à ce point critique, son sabotage par tous les moyens possibles et réalisables devient, pour paraphraser cette fameuse plaisanterie hypocrite, le plus indispensable des devoirs. Fomenteur d'une révolution commence par se révolutionner la gueule, et cela doit se faire ICI et MAINTENANT, de là où tout un chacun se trouve, depuis tout point de départ, par la subversion du quotidien. Le sabotage nonchalant de la logique marchande ne nécessite pas forcément de compétences particulières, mais un désir inexpugnable de niquer ses symboles et ses rémanences jusqu'au plus profond de notre être, de renouer du lien d'une façon radicale, loin des civilités propres qui nous confinent dans l'étrangeté aux autres. J'ai déjà commencé, en fieffé situationniste, à écrire au crayon sur les billets que je donne aux clients des messages énigmatiques qui feront sans doute un beau bout de voyage avant que d'être lus. « Est-ce vraiment ton choix ? » ; « N'as-tu rien d'autre à faire ? » ; « De quelle couleur sont tes désirs ? », etc.

J'aime salir leur argent de ces lambeaux de poèmes, et me bercer de l'idée que quelque part sur cette terre se trouve une personne qui, à l'exact bon moment de sa vie et de la situation mondiale, à l'extrême point de convergence entre sa déréliction personnelle et l'atrocité générale ressentie, trouvera par hasard au dos d'un billet une phrase qui produira en elle une immense déflagration de sens et aura de belles conséquences en matière de libération des forces de vie. J'ai commencé aussi, en expérimentateur circonspect, à interpeller les clients par des affiches nécessairement intrigantes dans un contexte aussi lisse et sans vie, placardées sur la porte ou devant le comptoir, tentant ainsi de nous sortir ensemble de nos automatismes, de nous inviter à un peu de curiosité à ce qui nous entoure. « Demandez-moi pourquoi » ; « A l'image de ce monde », etc. Peu de succès jusqu'à présent. J'ai longuement disséminé dans divers recoins de la Ville des fragments de littérature poétique, espérant que le Verbe puisse avoir chez d'autres l'incandescente force sismique et éruptive qu'il ne cesse d'avoir en moi, que cela provoque ne serait-ce qu'un sursaut, un bond, une série de trémulations dont l'épicentre, enfoui dans la vérité brute des viscères, aurait à voir avec une dévorante envie de vivre aussi chaudement que le soleil, de s'en brûler intensément, de s'en réduire en cendres avec la certitude d'avoir fauché toutes les entraves qui séparaient l'être de lui-même. J'ai sans doute encore trop d'espoir et de confiance dans l'hypothétique volonté de la plupart des gens de dépasser le rationalisme ambiant et la standardisation des rapports interpersonnels, mais après tout cela m'amuse. Saboter ce gros engrenage par tous les axes que l'on trouve ne saurait se faire

autrement qu'en se fendant la gueule. Parole de suicidaire.

Poétiser les billets de banque, semer de la prose secouante partout où elle n'a rien à faire, tout cela est un beau début, mais il faut oser tellement plus. Une collègue d'exploitation me confiait récemment qu'ayant travaillé au sein d'un hôpital psychiatrique, elle s'étonnait de constater chez les internés, les « fous », les « inadaptés » qu'elle avait fréquentés plus d'humanité, d'empathie, d'intelligence sensible et émotionnelle, que chez la grande majorité des clients que nous sommes sommés de servir avec diligence et passion. Je ne peux pas en douter, et n'y trouve finalement qu'une pure et merveilleuse logique. Les désaxés de cette société inhumaine, meurtrière et paternaliste ont plus d'une vérité parallèle à nous apprendre, si nous acceptons de nous tremper à leur réalité dans une approche situationnelle de toute chose, de leur « folie » en premier lieu.

Une certaine forme de « folie » assumée et révoltée m'inspire. Puisque cette époque névrogène tire sa prospérité de nos foules de mal-être, des impuissances percluses d'angoisse jusqu'à la totale dépossession de soi, soyons fous contre elle et sa possibilité. Déraillons complètement de leurs voies toutes tracées de carnage et d'abomination, soyons l'insurrection sensible contre leur doctrine machiniste et utilitariste, contre leur totalitarisme rationalisant de l'entière du vivant et de sa présence au réel. La Commune reflurira de nos douleurs purgées ensemble de leur potentiel de nuisances, sorties du cachot de la

honte où les relègue la frénésie capitaliste pour laquelle une souffrance n'est qu'un dysfonctionnement nécessitant un traitement, une perte de rendement amenant un réajustement des ressources humaines. La Commune surgira de nos folies faites monde, en millions de manières d'exister.

Saboter cet enfer, c'est conspirer ensemble et constamment non seulement contre sa réalité concrète, mais contre sa possibilité. C'est accepter le désaccord, l'opposition, et enfin le conflit, reconnaître comme une évidence profondément sublime de ne pouvoir jamais faire l'unanimité, oser faire chier le monde, troubler le statu quo, agiter les masses insoucieuses pour y trouver les quelques-uns et quelques-unes qui comme soi ne s'y reconnaissent pas. Si je ne souhaite à personne, tout en la constatant chez tous, l'expérience du travail, elle permet au moins de situer sa haine, de l'attiser sans cesse, d'être marqué au fer contre ses sirènes distractives pour peu que l'on mette des mots, des notions, des savoirs, sur ce vide que l'on ressent, sur cette tumeur qui nous dévore en se parant des traits d'une norme. Dans ce théâtre de confusion, sachons voir qui sont nos ennemis et ne plus craindre de les traiter comme tels. Nous trouverons nos amis le long de la même route.

L'autre nuit, je dois vous le dire à présent, mon rêve machiné de travail s'est vu fendu de quelque chose, l'espace d'un seul instant, d'un seul battement d'inconscience. Dans les remugles idéels de chiffonnage de tickets de caisse et de scannage de

mort-en-boîte, un infime court-circuit s'est produit. La face livide du songe encagé s'est froissée d'un seul coup, et dans les plis de cette anomalie j'ai vu ressurgir les chimères, les torrents de feu de mes profondeurs insondables, comme si jamais le Progrès, le Profit, la Science et les Convenances ne les avaient colonisés. J'ai vu que sous cette gangue de crasse l'essentiel est toujours à vif, inchangé depuis l'aube de mes haines, prêt à faire sécession. Il ne manque plus grand-chose, qui ne tient qu'aux bonnes rencontres donc aux bonnes alchimies, pour y parvenir à jamais.

Antonin Draille

<https://latifolius.noblogs.org/>



Séverine Hettinger

<https://severinehettinger.cargo.site/>

LE PATRIARCAT A DONNÉ MILLE PREUVES DE SON INCOMPÉTENCE : SOYONS SUBVERSIVES !

INTERVIEW DE THERESE LAMARTINE

Par Francine Sporenda

Thérèse Lamartine est formée en journalisme, autrice de plusieurs livres, détentrice d'une maîtrise en cinéma, cofondatrice de la Librairie des femmes au Québec, ancienne directrice de Condition féminine Canada au Québec. Elle achève un essai sur #MoiAussi, et poursuit un travail de longue haleine sur un dictionnaire universel des réalisatrices de cinéma. Son livre *Une planète en mal d'oestrogène, femmes et hommes du 21ème siècle* vient d'être publié chez M éditeur.

FS : Vous écrivez, constatant que pas grand'chose n'a changé en 150 ans de féminisme, en particulier en ce qui concerne les violences sexuelles, qu'il est urgent de s'attaquer aux causes véritables et de réclamer, bien au-delà de l'égalité, la liberté. Beaucoup de féministes ne voient pas la différence entre ces deux revendications. Pouvez-vous l'expliquer?

TL : Au moins trois forces motiveraient le choix de l'égalité au détriment de la liberté. Il est certes plus tranquille de chercher l'égalité plutôt que de se lancer dans la quête de la liberté parce que nous n'avons guère de pratique en cette matière. Partant, cette quête suppose un saut dans l'inconnu. Je pense que, de nos jours encore, il y a un prix à payer, parfois

exorbitant, à se dire féministe et à agir en conformité avec cette compréhension du monde qui devrait, à mon avis, se vivre comme une philosophie. Une philosophie agissante.

Convenons aussi qu'être de confession hétérosexuelle, selon l'expression de l'intellectuelle étasunienne Laura Kipnis, et être féministe, ce n'est pas de tout repos. Être hétérosexuelle et être celle qui veut aller à la racine du mal misogyne, c'est-à-dire féministe radicale, ce n'est pas non plus emprunter le chemin disons le plus carrossable. S'engager dans la voie de l'égalité est sans conteste moins menaçant, voire moins chaotique.

Il ne faut surtout pas oublier la peur qui empoisonne — d'inconsciente et de funeste façon — nos esprits depuis le massacre de l'École polytechnique, à Montréal en 1989, et freine l'ardeur et l'activisme de combien de femmes. Ce jour-là, nous avons su à quel point nos pratiques féministes paraissaient redoutables à certains hommes. Aujourd'hui les Incels, ces abstinentes involontaires qui larguent leurs propres responsabilités sur le dos des femmes, remplacent le tueur de Poly ; ils sèment le doute et l'effroi dans nos têtes. Elliot Rodger, Alek Minassian ou Scott Paul Beierle sont des terroristes ; ils distillent leurs idées perverses chez des jeunes en développement et font hélas des émules.

Mais être l'égal des hommes dont nous contestons tant leur conduite du monde, est-ce vraiment ce que nous voulons ? Ce pour quoi nous nous battons ? Au principe d'égalité, je préfère celui de parité parfaite.

Bien entendu, on émettra des mais, des si, des peut-être... En y réfléchissant bien, aucune raison biologique ou politique, intellectuelle ou spirituelle, anthropologique ou sociologique ne s'oppose à l'idée qu'il nous faut agir pour imposer partout nos ambitions de voir s'incarner le monde que l'on désire. Comme les hommes le font depuis la nuit des temps.

FS : « La femme -écrivez-vous- ne vit pas sa sexualité, elle subit celle de l'homme, ils sont les patrons au lit comme ils le sont à la Cour ou aux cabinets d'affaires juridiques ». Pourtant, on veut nous faire croire que les rapports hétérosexuels dans un contexte d'inégalités majeures persistantes ne poseraient pas problème, que l'inégalité cesserait dès qu'on franchit la porte de la chambre à coucher et même que la sexualité hétéro serait libératrice pour les femmes. Qu'en pensez-vous?

TL : Bien sûr, ce déséquilibre quand il est agissant, crée une quadrature du cercle, un espace inouï de marchandages et de duperie. On peut penser que, plus l'étau de la dépendance économique des femmes se resserre, plus il est essentiel au patriarcat de maintenir son emprise émotionnelle sur nous toutes. Il ne se gêne surtout pas pour employer les grands moyens. Le tempo s'est accéléré, et le ton violent et revancharde de la porno en est une preuve rédhibitoire. Elle a envahi notre culture et cimenter nos constructions identitaires. Peu échappent à sa marque sordide, y inclus les femmes homosexuelles. Quand on entend certaines d'elles raconter qu'elles apprécient la porno violente (un truisme), ou, sur un mode mineur, qu'elles ont lu

jusqu'à son dernier soupir *Cinquante nuances de Grey*, eh bien, on prend la pleine mesure de la pénétration profonde des valeurs phallofascistes. Quand je travaillais sur *Une planète en mal d'œstrogène* et la question de la porno, je savais que je n'en sortirais pas indemne. Ce fut le cas, malgré les précautions prises.

FS : Vous dites que « les hommes se surprennent que les femmes manquent d'appétit sexuel, et qu'elles se soustraient quand elles le peuvent à cette tyrannie phallocentrique » de la sexualité hétérosexuelle obligatoire. Et qu'une des raisons principales pour ce manque d'appétit sexuel, ce sont les violences que les hommes leur infligent (viol, pédocriminalité, excision etc) qui sont un « arsenal de destruction massive de notre sexualité ». En fait, on constate que le patriarcat cherche même délibérément à détruire la sexualité des femmes, de multiples façons. Pourquoi selon vous?

TL : Ce sujet nous plonge dans un abîme où logent plus de questions que de réponses. Le champ qu'on ne pourra éviter d'explorer, selon moi, se définirait ainsi. Les femmes ont fait et font chaque jour des pas de géant — oui, je le crois — dans la vie politique, sur le marché du travail, dans leurs relations intimes. Les aléas sont encore nombreux, quelquefois douloureux, mais malgré tout, nous avançons. Combien d'entre nous toutefois se heurteront, un jour ou l'autre, au refus viscéral et violent de certains hommes. Leurs forces sombres et brutales surgissent au lit, dans la rue, sur le plateau de tournage, dans l'armée, au cabinet du médecin, dans le cyberspace. Ce qu'il nous

faut défricher est l'énigme suivante : les manifestations de violence sexuée sont-elles directement proportionnelles à nos avancées sur les scènes politique, médiatique, artistique, scientifique ? Ou conjugale ? En d'autres mots, les lieux de la sexualité représentent-ils le dernier refuge des hommes qui ne peuvent accepter de voir les femmes vivre debout ? Mais, parce qu'il y a un mais qu'on ne veut pas trop entendre. Les artifices pour gonfler la féminité — les lèvres, les seins ou les fesses —, les faux cils ou les faux ongles, pis une nymphoplastie ou une vaginoplastie ne sont pas des ingrédients profitables à l'abandon, au plaisir et à l'intimité, c'est le moins qu'on puisse dire. Les femmes qui succombent au chant des sirènes de la publicité racoleuse et au tout-à-l'apparence abandonnent leur sens critique. Nos choix vestimentaires, notre pilosité, nos ruses cosmétiques, rappelons-nous, ont été des enjeux cruciaux pendant la deuxième vague du féminisme, lesquels ont été emportés dans la folie du néolibéralisme où prime comme jamais avant le paraître.

FS : Vous citez le sociologue Jean-Claude Kaufman qui pointe que deux points des rapports hommes-femmes sont encore le lieu de résistances masculines majeures: le partage des tâches domestiques et la sexualité. Pourquoi selon vous ces deux domaines font-ils l'objet de résistances masculines majeures?

TL : Ces deux enjeux occupent des pôles antagoniques, soit le trivial et le sacré, c'est ce qui frappe d'abord. Du côté des tâches domestiques, de la saleté et de l'ordinaire, les hommes résistent à n'en pas douter. Toutefois, je ne suis pas certaine que les femmes, dans leur for intérieur, sont prêtes à céder du terrain, ce terrain qu'elles connaissent à la lettre, qui pour certaines peut paraître rassurant. Outre ces mobiles plus ou moins conscients, trop peu d'énergie est consacrée à ce changement majeur presque aussi important que la violence sexuée et qui n'est peut-être pas sans lien. Une raison capitale devrait nous convaincre de redoubler d'effort pour se défaire du licou domestique. On soupçonne que plus les hommes investissent leur rôle paternel avec ce qu'il sous-tend de tâches ménagères, et ce dès la grossesse de leur conjointe, moins ils commettront d'actes pédocriminels.

FS : Vous rappelez que la hiérarchie politique reste fermement aux mains des hommes: sur 203 pays, seulement 18 ont accordé le pouvoir politique suprême à une femme, soit moins de 10%. On a vu avec la crise du Coronavirus que les pays qui avaient des femmes à leur tête ont eu moins de décès que ceux dirigés par des leaders populistes au machisme affiché. Vos commentaires sur ces résultats, sur les éventuelles spécificités de la gouvernance par les femmes et sur la soi-disant rationalité du leadership masculin ?

TL : Pendant que les hommes d'État parlent de guerre à gagner, ce sont les femmes qui sont majoritaires sur le front de la pandémie : infirmières, préposées aux malades et à l'entretien, serveuses ou caissières. D'invisibles, elles se font indispensables. Néanmoins, toujours mal payées. Les femmes d'État très minoritaires ont agi comme elles, sans esbroufe, en accomplissant leur charge avec un sens remarquable du devoir. On est à mille lieues de l'hubris des Trump et des Bolsonaro. Sanna Marin et sa coalition des femmes à la tête de la Finlande ouvrent des avenues prometteuses.



Le patriarcat est dirigé par un nombre infinitésimal d'hommes, pendant que la majorité des autres hommes et beaucoup de femmes y prêtent allégeance par peur, par ignorance, par faiblesse, ou par un

sentiment d'impuissance envahissant. J'avoue une chose que je garde en général dans mon intimité : les hommes patriarcaux nous font souvent vivre en enfer. Il est deux choses essentielles à assumer à cet égard. Il est illusoire de croire qu'un changement aussi profond que celui que cherche le féminisme radical adviendra sans bouleversements. Il décoiffera, et pourrait faire mal.

N'oublions pas par ailleurs que certaines femmes préfèrent le statu quo par ce qu'elles jouissent d'un capital de beauté, d'intelligence ou de talent, et parviennent à tirer leur épingle du jeu. Aux autres, qui refusent le marché de dupe où tout ce qui est féminin se négocie au rabais, se présentent des options peu nombreuses, me semble-t-il. Ou bien, nous acceptons de livrer une bataille âpre et de longue durée dont l'issue est incertaine. Ou bien, nous estimons que le conflit entre les sexes est irrémédiable, auquel cas nous devons nous résigner à s'engager dans la voie improbable d'éliminer un sexe ou de vivre une réelle séparation. Ou encore, nous nous associons à des hommes justes (combien sont-ils ?), sans les laisser coloniser notre combat ni rien céder de nos désirs de liberté, et affrontons ensemble les hommes patriarcaux.

Réaliste, je choisis sciemment la dernière option parce que je crois que le féminisme est maintenant assez construit et fort. J'y ajoute une certaine dose d'optimisme, ni candide ni aveugle. Sans quoi, le désespoir rôde en scrutant ce monde du XXI^e siècle, ses disparités vertigineuses entre riches et pauvres, ses

guerres sanguinaires (une tautologie), ses presque deux milliards de véhicules automobiles qui déversent leur poison sur nous à chaque instant, partout sur le globe. Ses enfants dans les mines. Ses sans-abris dans le froid. Ses déclassés dans des camps. Ses personnes âgées dans les mouroirs. Le système patriarcal a donné mille preuves de son incompetence. Il faut en changer.

FS : Vous citez Françoise Héritier sur le fait que l'arrogante affirmation de supériorité masculine serait en fait, un complexe d'infériorité par rapport à la puissance reproductive féminine. Et que, s'ils ne veulent pas de l'égalité, c'est parce qu'ils ont peur d'être dépassés par les femmes. Ce qui se produit déjà dans le domaine de l'éducation, à tous les niveaux, dans le domaine des affaires, où différentes études mettent en évidence que les sociétés où la hiérarchie est féminisée ont de meilleurs résultats financiers. La violence masculine envers les femmes naît-elle du sentiment fondamental de leur caractère accessoire par rapport à la féminité première et de leur imposture? La virilité, qui doit être constamment réaffirmée, semble en effet une construction fragile.

TL : Ma réponse à cette question sera brève. Je crois que seuls les hommes, à l'étroit dans leur assignation à la culture viriliste, pourront en comprendre le sens véritable. Nous les femmes pouvons toujours spéculer, mais sans une plongée dans la psychologie des profondeurs par ceux qui souffrent de cet ordre des choses, nous n'aurons qu'une compréhension fragmentaire.

Au temps fort de la deuxième vague du féminisme, à peu près entre 1968 et 1980, des hommes ont compris qu'un changement s'imposait. L'arnaque des hommes roses nous a placé.es devant l'évidence : ces changements n'ont été que cosmétiques. Rares sont ceux qui ont eu le courage de questionner à fond leurs rapports à leur mère, à leur sœur, à leur amoureuse, à leur fille, à leur collègue ou à leur amie, et ont consenti à se départir du pouvoir malsain qu'ils exerçaient sur elles.

J'ajouterais que la raison d'une masculinité inquiète et fragile serait la conséquence d'une féminité forte de sa capacité de porter la vie ne me satisfait pas complètement. Nous devons continuer d'explorer cette énigme en étant à l'écoute des hommes qui cherchent à dire autre chose que l'habituel refrain masculiniste. Dans la foulée de #MoiAussi, ils prennent la parole de plus en plus pour dénoncer la violence des hommes envers eux, prêtres, responsables d'équipes sportives, acteurs ou producteurs de cinéma.

FS : « A force de combattre à la pièce les innombrables épiphénomènes sexistes, sans nous attaquer au noyau dur du patriarcat, nous épuisons notre énergie » expliquez-vous. Pourtant le peu de progrès obtenus par le féminisme ne sont-ils pas le résultat de ces approches réformistes des « petits pas »? Quelle serait selon vous la bonne stratégie féministe et ses objectifs prioritaires pour éviter cette perte d'énergie ?

TL : J'ai moins de réponses à donner que d'observations appuyées sur des faits peu contestables à partager. Il m'apparaît impératif que les féministes examinent avec la dernière attention certains points demeurés aveugles.

Le vieux précepte philosophique penser par soi-même nous serait d'un grand secours ici et maintenant. Il nous ferait tourner le dos à la rectitude politique qui casse tout essai de débat contradictoire mais de bonne foi, nous contraindrait à regarder dans les yeux et une fois pour toutes certaines duplicités, et nous obligerait à trancher des polémiques qui nous divisent et nous font perdre un temps précieux. À l'évidence, il existe des disparités entre les femmes que nous devons amoindrir sinon éliminer. Cependant, entendre les voix intersectionnelles clamer que les féministes blanches, les féministes bourgeoises sont des « oppresseuses », fait surgir en moi une colère sourde. Quand l'ONU explique que les quelque 140 millions de femmes manquantes (!) dans le monde par la préférence pour les fils, préférence qu'elle qualifie de « symptôme d'une inégalité de genre enracinée », j'ai envie de hurler. Cela n'a rien à voir avec le « genre /gender », et tout avec le SEXE de l'être humain ainsi éliminé. Pas 6 millions, mais au moins 140 millions... Dans Le livre noir de la condition des femmes, ce gynécide atteint le chiffre stratosphérique de 200 millions.

Les théories intersectionnelles mises en pratique conduisent toujours au même désastreux résultat. Elles nous divisent selon la couleur de notre peau, notre

pseudo-identité de « genre » ou notre classe sociale. Elles invalident notre carte maîtresse, c'est-à-dire notre nombre. On ne pouvait imaginer une stratégie plus efficace pour réduire, sinon annihiler notre force de frappe. Des personnes qui n'ont strictement rien à voir avec l'oppression que vivent les femmes prennent de plus en plus la parole et de place dans notre mouvement. Mais enfin, quand dira-t-on haut et fort qu'un transgenre n'est pas plus une femme qu'une transnoire est une Noire ? Un homme qui se donne l'apparence d'une femme n'est pas une femme. Un exemple entre mille autres, s'il se fait violer, il n'a pas un besoin essentiel et existentiel d'avortement. Il est scientifiquement impossible de changer de sexe. Alors qu'on arrête cette litanie de bêtises que les sots ou les naïfs politiques gobent comme du petit lait, et que les stratèges sournois entretiennent avec passion. Les transgenres comme tous les humains ont le droit au respect et à la dignité. Là n'est pas la question. Mais ils n'ont pas eu à subir, depuis le berceau quelquefois, l'injonction de se préparer à vivre comme une femme, c'est-à-dire à mener une vie diluée, dépendante de celle des autres et de leur bon vouloir. Que cesse cet abus de langage, parfois cet abus de pouvoir qu'exercent certains transgenres ainsi que les tout-à-la-rectitude politique. Une fois revenues ensemble autour des questions de fond qui nous sont communes — quelles que soient la couleur de notre peau, notre condition sociale ou notre orientation sexuelle — et mues par la même volonté de détruire la phallocratie, il sera autrement plus efficace de s'attaquer à toutes les zones de discrimination, petites ou étendues,

superficielles ou profondes.

Le patriarcat est l'œuvre des hommes. Ce fait ne nous soustrait pas à nos propres responsabilités. S'interroger sur la part des femmes dans cette œuvre n'est guère populaire. Sans ce regard critique pourtant, le danger est grand de passer du statut de victime à l'état de victimisation. D'un drame à une condamnation. C'est là que notre libre arbitre doit agir et nous procurer un bouclier. Pensons seulement à la question cruciale de l'éducation. Pourquoi les mères qui demeurent encore majoritairement en charge des enfants sont-elles si traditionnelles dans leur façon d'élever et d'éduquer leurs garçons tout autant que leurs filles ? Tant qu'on tapissera de rose la psyché de nos filles — avec ses princes charmants et ses contes de fées —, on en fera des femmes partagées, quelquefois déchirées entre l'appel de l'accomplissement de leur destin et le désir de concordance avec leurs rêves d'enfant. En quelque sorte, des femmes géniales accrochées à une sentimentalité compulsive. Cultiver dans la psyché des garçons l'arsenal des treillis et fusils, c'est fabriquer de la chair à canon. À défaut de guerre sur le terrain, ils s'attaqueront à la chair des femmes qui deviendra leur guerre de remplacement. À ce propos, les filles devraient apprendre des sports de combat, le karaté et le judo en particulier, pour exercer, chaque fois que ce sera nécessaire, leurs réflexes de légitime défense.

L'atout majeur du féminisme, je le répète, réside dans le fait que nous constituons non pas le quart ni le tiers mais la moitié de l'espèce humaine — pour le moment

tout au moins — et que, sans discontinuer, nous avons fait route ensemble avec les hommes. Si bien que, sauf exception, nous nous retrouvons partout, le plus souvent dans des positions inférieures, ou sous leur joug. Il n'empêche, il n'est presque pas de lieux ou d'activités où les femmes sont absentes. C'est précisément cette omniprésence qui peut devenir source de changement, donc subversive. Chaque femme a le pouvoir d'injecter une dose d'antidote à la misogynie qu'elle côtoie ou qu'elle subit. Chaque femme peut être subversive.

Le féminisme sera pluraliste, ou ne sera pas. Il se répandra parmi le plus grand nombre de femmes, ou il restera dans un camp restreint, donc d'une portée limitée. Il sera fort de sa complexité, surgissant là où on ne l'attend pas, venant de qui il étonnera. Il dansera (Un violeur sur ton chemin). Il criera ou murmurerà. Il sera séditieux, joyeux quand il le peut, entêté, sage, multiformes, prudent mais constant. Inattendu. MAIS il ne peut être quand il n'est pas. Qualifier par exemple de féministe la revendication du droit à l'apartheid vestimentaire, comme le port du voile islamique, est un contresens pernicieux. Au mieux, une erreur de jugement féministe. Pire, une lâcheté intellectuelle ou une stratégie de destruction idéologique.

Avec trois crises majeures sur les bras, climatique, sanitaire, financière, celles qui aiment les défis n'en manqueront certes pas. Les femmes ont un long apprentissage du confinement. La crise sanitaire universelle ne nous apprend rien de cet état historique

qui fut et est encore trop souvent le nôtre. Si j'avais un seul conseil à donner ce serait le suivant : ne laissons pas se dissoudre dans la COVID-19 ce qu'ont amorcé le mouvement #MoiAussi et sa puissante attaque groupée contre l'impunité des hommes de pouvoir. Cette impunité quasi absolue, née au temps où la culture machiste n'était peu ou prou inquiétée, vient de subir les coups de boutoir du féminisme radical.

J'ai examiné en détail plus d'une cinquantaine d'allégations/dénonciations/accusations d'agressions sexuelles depuis le jour où Harvey Weinstein est tombé, soit depuis octobre 2017. Il appert que les accusations qui ont entraîné des conséquences judiciaires ou socio-professionnelles sont sans exception celles révélées par plusieurs voix de femmes qui se sont élevées en même temps. N'attendons pas que le système jusqu'ici inébranlable se remette du choc, et agissons jusqu'à ce que ses stratagèmes deviennent inopérants. Le moment est historique. Repérons les fractures que la pandémie a provoquées et les failles où s'immiscer pour continuer de déstabiliser ce système vicieux, lequel est une véritable licence d'agresser et de violer. Là se trouve vraisemblablement le nœud gordien de l'oppression que nous cherchons depuis si longtemps à dénouer.

En somme, poursuivons notre avancée partout, dans tous les domaines valables, dans toutes les activités humaines en s'opposant, d'une même voix, chaque fois que ce sera nécessaire et en acceptant le prix à payer (garder le silence est plus onéreux encore), aux

contrecoups sexistes ou violents que provoquera notre marche vers la liberté.

Intevew du 19 juillet 2020 sur le site <https://revolutionfeministe.wordpress.com/>



Ana Minski

LES LÉZARDES DE FEU

Lorsque j'étais enfant la lumière
sculptait les corps en fine pluie printanière,
rosée de pensées et de sentiments.

De ces années au présent virevoltant,
il m'est resté des pierres,
métamorphiques, sédimentaires, volcaniques.

Longtemps je me suis tenue silencieuse et discrète
observant depuis l'obscurité de ma chambre
les beautés de la clarté lunaire.

Cloîtrée volontaire, je broyais consciencieusement mes
gemmes
pour en extraire les colorants vertigineux et préparer
la palette luxuriante de mes années de vieillesse.

Mais rien n'échappe à l'homme jaloux.

Un matin de printemps, il vint jusque dans mon lit.
Profitant de mon sommeil il me bagua d'un ruban rose
et blanc.
Il désirait une alliance, me dit-il, une alliance à sens
unique.

Pour être certain de me maintenir dans l'espace de sa
propriété,
il me retira la pierre que j'avais dans le ventre,
celle que j'avais dans le pied,
celle que j'avais dans la tête,

dans la gorge, dans la main, dans l'oreille, dans la
narine, dans le sexe.

Il me retira toutes les pierres.

Je ruminai leur saveur pour ne pas les oublier.

Elles étaient si colorées, si bavardes, si odorantes et
joyeuses.

Elles étaient des concentrés d'os, de peau, de sang,
d'esprits et de chants.

Elles étaient veinées, zonées, nacrées,

phosphorescentes, argileuses ou rocailleuses.

Certaines étaient vertes, d'autres jaunes, d'autres
sombres, métalliques, pâles, translucides ou opaques.

J'étais trop lente, me répétait-il, trop lente et trop
lourde.

Me dépouiller de ces élixirs me rendrait plus légère et
insouciant.

Ainsi qualifiait-il les êtres purgés du venin de la nuit.

Il mura ma fenêtre n'y laissant qu'un œilleton

Insistant pour que je regarde son monde

Lorgnette de solitudes et de chagrins.

Longtemps je subis sa danse de girouette,

Ses joutes spirituelles, ses anagrammes,

Ses équations, ses jeux de mots et devinettes.

De sa bouche aucune fulgurante onomatopée,

dans ses yeux, ses gestes, sa marche et son rire,

l'absence seule était douleur muette.

Rien n'échappe à l'homme jaloux.
Il bagua l'espace, le temps, les émotions, le langage,
les silences.
Il s'inventa un œil de bœuf pour réduire l'univers.

Et pourtant, malgré le charnier qu'est son orgueil,
De fenêtre à fenêtre, sont venus chanter le scutigère et
l'hirondelle :

« Tu n'es pas seule, tu n'as jamais été seule, les
carrières grondent,
l'océan, les trous noirs. Colère et armure les filons de
mémoire. »

...

Assises sur les marches de granit
Face à la lumière chaude de l'été
La fraîcheur du corridor dans le dos
Les lanceuses d'osselets
Scintillent dans le jour nouveau.

À leurs pieds s'écoule le ruisseau
Sifflement d'empreintes désertées
Brume d'astres au silence sanglant.
Les lanceuses d'osselets
Conjurent les rapaces blancs.

Leurs lèvres filent des mots de bauge,
Griffes crevant l'œil bleu du ciel,
Grondements, stridulations d'éclairs
Les lanceuses d'osselets
S'envolent en trombes d'hiver.

L'Aigrette, la truite, la martre,
Le vers, le carabe, le chiendent,
le hérisson, la guêpe, l'ortie,
Le cèdre, la jonquille, le desman...

Tous les terrestres rejoignent l'Océan
Partagent sa tristesse et sa douleur,
Volant, creusant, rampant, marchant,
Sous la clameur des grues.

Ciel d'ailes aux nuages coassant,
Herbes voyageant à dos de cigales,
Galeries de forêts rouges et d'ammonites
Filet de chenilles sur toiles de mygales.

Tous les terrestres rejoignent l'Océan
Partagent sa tristesse et sa douleur,
Volant, creusant, rampant, marchant,
Sous la clameur des grues.

Son obscur œil de pieuvre,
tambourine dans toutes les veines
Son verbe de corail et de sable,
ravine les gorges et les aines.

Tous les terrestres rejoignent l'Océan
Partagent sa tristesse et sa douleur,
Volant, creusant, rampant, marchant,
Sous la clameur des grues.

Bourrasques, bruines et pertes
Charrient ses os irradiés.
Jusque dans nos poumons,
Blessures et grincements de graviers.

Resteras-tu, homme, indifférent à leur courage,
À leur indéniable goût pour la liberté ?
Répondras-tu encore avec mépris
À ceux qui subissent ta désastreuse tyrannie ?

Tu as négligé, torturé, pendu, brûlé, écorché,
Les sirènes bienfaitantes qui murmuraient aux flots
des vents
Tu as cru que le monde était une idée façonnable à
souhait
Et tu as confondu les rêves d'amour et de cauchemars.

La mort est bleu cobalt
Chant de baleine
Envol riant de pic
Vagissement de nouveau né.

Tu ne peux l'accabler,
La vie est son enfant.

Ana Minski

LES CONTRIBUTEUR.ICES

Yves-Marie Abraham : auteur

<https://polemos-decroissance.org/>

Seb d'Armissan : auteur

<https://medium.com/@seb.darmissan>

Antonin Draille : auteur

<https://latifolius.noblogs.org/>

Séverine Hettinger : autrice et illustratrice

<https://severinehettinger.cargo.site>

Ana Minski : autrice et illustratrice

<https://lesruminants.com/>

Myriam Oh : autrice

https://www.instagram.com/oh_myriam/

Francine Sporenda : autrice

<https://revolutionfeministe.wordpress.com/>

Wivresse : autrice

<https://soundcloud.com/bissecta>

Zazie : illustratrice

www.instagram.com/zazielavraie/

Behigorri, « vache rouge », est l'esprit qui protège les grottes où nos ancêtres du Paléolithique peignirent bovins et équins. Apparentée à Betizu, la vache sauvage qui vit encore aujourd'hui dans les montagnes basques, elle est une Ihizi, animal chassé à la Préhistoire et dont les représentations individualisées témoignent d'une cosmologie animiste, du mélange d'émerveillement et de crainte que ces compagnons nous inspiraient. Renouer avec cet inquiétant émerveillement, avec ce monde d'avant le dualisme, l'esprit militaire, l'hégémonie et le contrôle, est un des espoirs de la revue. Pour y parvenir, ou du moins essayer, une critique radicale de la société s'impose, une critique écologique, biocentrée et féministe. Cette critique radicale s'attaque à un imaginaire dominé par une folle rationalisation qui réduit le langage à un discours binaire. Pourtant, quoiqu'en pensent certains, sentiments et rêves sont plus que jamais les ombres portées qui structurent notre culture. C'est pourquoi poésie, contes, nouvelles sont intégrées à cette critique radicale de la société. Les relations qui se tissent dans la contemplation, l'émerveillement et la crainte ne peuvent s'épanouir que si elles s'expriment dans le langage qui leur est propre. Ouvrir notre corps à un nouvel imaginaire c'est accepter un langage trop souvent méprisé par ceux qui rêvent l'homme-machine, l'homme-conquérant, l'homme-immortel.

Behigorri est une revue numérique en téléchargement gratuit sur le site lesruminants.org mais qui peut aussi être imprimée et cousue artisanalement sur commande.

Behigorri - n°3 - septembre 2021 - Comminges - **Site** : www.lesruminants.com

Contact : lesruminants@protonmail.com - **Conception, mise en page, reliure et**

illustrations : Ana Minski

